

Cahiers de géographie du Québec



Malaurie, Jean, et Rousseau, Jacques. *Le Nouveau-Québec. Contribution à l'étude de l'occupation humaine*. Paris et La Haye, Mouton & Co., 1964, 466 pp., tabl., graph., c. réf., app. (Sorbonne, École pratique des Hautes Études, Centre d'Études arctiques et finno-scandinaves, Bibliothèque arctique et antactique, no 2).

Fabien Caron

Volume 10, numéro 19, 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020581ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020581ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Caron, F. (1965). Compte rendu de [Malaurie, Jean, et Rousseau, Jacques. *Le Nouveau-Québec. Contribution à l'étude de l'occupation humaine*. Paris et La Haye, Mouton & Co., 1964, 466 pp., tabl., graph., c. réf., app. (Sorbonne, École pratique des Hautes Études, Centre d'Études arctiques et finno-scandinaves, Bibliothèque arctique et antactique, no 2).] *Cahiers de géographie du Québec*, 10(19), 165–170. <https://doi.org/10.7202/020581ar>

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1965

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Dans les cartes de répartition par points, les points ont été répartis uniformément sur toute la surface de chaque comté. En pareil cas, à défaut de pouvoir localiser exactement les points, on les répartit de façon à faire apparaître une dégradation progressive depuis les comtés à forte concentration, jusqu'aux comtés contenant peu de points. Cela contribue à estomper un peu les coupures arbitraires produites par les limites administratives.

Les légendes des cartes bâties à partir d'un graphique triangulaire (cartes A-12, C-1, C-2, C-3) apparaissent souvent difficiles à lire. Leur lisibilité aurait été améliorée si l'on avait substitué aux chiffres le graphique et ses subdivisions.

CONCLUSION

On peut reconnaître à l'auteur un certain mérite pour s'être lancé dans la cartographie des phénomènes agricoles du Québec. Cependant après un examen, même superficiel, du contenu de l'ouvrage, on est amené à constater les faits suivants :

1° Un grand nombre de cartes n'ont pas été vérifiées. Cette affirmation s'appuie sur les nombreuses erreurs de calcul relevées dans diverses planches ;

2° L'auteur n'a pas tenu compte des changements de définitions d'un recensement à l'autre ;

3° La présentation cartographique des données agricoles sur la base des comtés offre peu d'intérêt géographique, alors qu'elle aurait pu facilement être effectuée sur la base des subdivisions de recensement ;

4° L'absence de commentaires rend la documentation peu utilisable. Dans ces conditions, certains lecteurs non avertis risquent fort de mal interpréter certaines planches, notamment celles relatives à l'évolution des phénomènes.

Pour toutes ces raisons, le lecteur peut s'interroger à propos de la valeur scientifique de la *Documentation cartographique sur l'Agriculture du Québec*. Le travail semble avoir été préparé en chambre, manifestement réalisé à la hâte, et dans un style « artisanal ». Dans de telles circonstances, le public risque de juger toute la profession géographique au travers de l'auteur. Et c'est particulièrement fâcheux à un moment où les géographes essaient de prouver à la société l'intérêt et l'utilité de leurs recherches.

Ceci étant dit, il n'en reste pas moins que se posera de plus en plus à l'avenir le problème de l'exploitation cartographique rapide, et précise, des chiffres fournis par les recensements, non seulement pour l'agriculture mais aussi pour tous les autres secteurs de la vie du pays. Cette cartographie joue un rôle fondamental, car elle constitue l'un des outils de base pour l'aménagement du territoire. Aussi il est urgent de mettre au point un procédé expéditif et sûr qui permette la traduction graphique immédiate des statistiques dès le moment où elles sont disponibles. Un tel procédé, utilisant des machines électroniques, existe déjà dans plusieurs pays. Il présente l'incontestable avantage de la rapidité et élimine les contingences humaines, en autant que la programmation du travail est bien faite. Il va sans dire que seul un service gouvernemental possède les moyens nécessaires pour mettre en route un tel programme. Il reste à souhaiter que cette réalisation voie le jour dans un proche avenir.

Hugues MORRISSETTE et Jean RAVENEAU

UN RECUEIL DE TRAVAUX SUR LE NOUVEAU-QUÉBEC

MALAUURIE, Jean, et ROUSSEAU, Jacques. **Le Nouveau-Québec. Contribution à l'étude de l'occupation humaine.** Paris et La Haye, Mouton & Co., 1964, 466 pp., tabl., graph., c., réf., app. (Sorbonne, École pratique des Hautes Études, Centre d'Études arctiques et finno-scandinaves, Bibliothèque arctique et antarctique, n° 2).

À l'origine, ce remarquable recueil devait sortir en 1961, mais diverses circonstances ont retardé sa parution de près de trois ans. Il va sans dire qu'entretiens l'urgence d'une telle mise à jour dans ces divers aspects de la grande péninsule n'avait pas diminué. Treize

auteurs ont collaboré à ce qui pourrait bien être le plus important ouvrage à paraître sur le Québec-Labrador depuis celui de Low en 1895.¹

Dans sa vigoureuse présentation, reprise en anglais, Jean Malaurie résume et replace chacune des contributions, soulignant les traits complémentaires, insistant beaucoup sur l'état de sous-documentation aiguë dans lequel se trouvent les recherches sur le Nouveau-Québec. C'est d'ailleurs un thème qui réapparaît dans plusieurs des chapitres.

L'ouvrage pourrait se diviser en trois sections. La première met l'accent sur les conditions naturelles. Le maître Jacques Rousseau reprend, en les amplifiant, ses grandes descriptions biogéographiques et ethnobiologiques. Pierre Biays présente la géographie des glaces marines, chapitre de son ouvrage paru depuis au Centre d'Études nordiques de l'université Laval². Une deuxième section serait historique. Alan Cooke résume magistralement l'histoire de l'exploration de la péninsule. En fin de volume, trois chapitres rappellent l'histoire des missions chrétiennes fondées respectivement par les Oblats de Marie-Immaculée, les anglicans et les Frères moraves. Enfin, la troisième section, qui forme près de la moitié de tout le volume, est ethnographique. Un archéologue, trois ethnologues et deux linguistes y soulignent surtout l'ampleur du travail qui reste à accomplir dans ces domaines. En appendice, divers tableaux résument la situation démographique — avant le recensement de 1961, malheureusement — et la marche des investissements réalisés par les compagnies minières depuis 1949.

* * *

L'étude de Jacques Rousseau, intitulée « Coupe biogéographique et ethnobiologique de la péninsule Québec-Labrador », reprend les principaux éléments de textes déjà parus ailleurs surtout sous forme d'articles, mais en les combinant et en les amplifiant. C'est une mise au point que l'on pourrait presque qualifier de définitive, du moins dans l'état actuel des connaissances. M. Rousseau est, sans contredit, la grande autorité en ces matières.

On retrouve ici les quatre grandes zones biologiques latitudinales : tempérée, subarctique, hémiarctique et arctique. Pour chacune, présentation succincte de la vie végétale, animale et humaine, et de leur intégration. On retrouve aussi l'opposition entre les modes de vie de deux groupes humains intégrés à deux paysages biologiques différents : Algiques de la forêt, Esquimaux de la toundra et du littoral arctique.

Dans la zone « *tempérée boréale supérieure* », le milieu végétal offre huit grands types de paysages : forêt moussue relativement sèche, forêt mouillée, forêt dense à sol dégarni, brûlé, bocage de bouleaux, tourbière, auxquels il faut ajouter le paysage d'hiver, qui crée presque un pays différent. La liste des animaux est impressionnante, mais la réserve de gibier est limitée. L'indigène chasseur type est le Mistassin. Son habitation est une tente, de bouleau jadis, de cotonnade aujourd'hui, chauffée par le poêle portatif en tôle légère. La longue tunique de peau tannée a cédé la place au vêtement importé et vendu par le magasin de traite. Le transport est lié au canot, non plus d'écorce, mais de toile ; en hiver, on utilise les raquettes et la tobaganne.

Les moyens de subsistance ont eux aussi changé depuis l'arrivée du Blanc :

« Chassant autrefois pour sa seule subsistance, l'indigène est devenu le premier chaînon d'une entreprise à l'échelle mondiale. Producteur de fourrures, ses revenus assurent désormais les marchandises importées » (p. 43).

La vie intellectuelle, religieuse et sociale relève de la tradition plutôt que du milieu.

En zone *subarctique* règne la taïga sèche ou humide et la tourbière, souvent réticulée. La liste des animaux est moins longue que celle de la zone tempérée.

¹ Low, A. P., *Report on explorations in the Labrador Peninsula along the East Main, Koksoak, Hamilton, Manicouagan and portions of other rivers in 1892-93-94-95*. Ottawa, 1895, 387 pp., 4 pl., 4 c. sous étui. (Canada, Geological Survey, Annual report, vol. 8, part L). Aussi en français.

² Voir compte rendu par Louis-Edmond HAMELIN in *CGQ*, 8^e année, n° 16, avril-sept. 1964, pp. 275-282.

« Le subarctique, dans l'ensemble, est un pays hostile où l'on peut marcher des journées entières sans trouver quoi que ce soit à se mettre sous la dent. S'aventurer dans ces parages sans les provisions nécessaires et sans filet de pêche, c'est presque courir au devant de la mort. Un Blanc ne peut « compter sur le pays » (pp. 48-49).

Le Naskapi, rare et nomade, se loge, s'habille et se déplace comme le Mistassin. Il n'a pas de territoires de chasse familiaux et le seul piégeage des animaux à fourrures ne lui permet pas de subvenir aux besoins de sa famille.

La zone *bémiarctique* se caractérise par la toundra forestière, mosaïque de parcelles de toundra et de parcelles de forêt. L'épinette noire forme 95% de la population totale de petits arbres. Les animaux à fourrure sont fort disséminés. La faune compte un phoque d'eau douce. Le caribou de la toundra trouve ici son terrain d'élection. La population de chasseurs naskapi est maintenant négligeable : après avoir atteint jadis un sommet probable de mille personnes, elle a pratiquement disparu et les survivants auraient été absorbés par des groupes périphériques.

« La péninsule Québec-Labrador est la région de l'hémisphère boréal où la zone *arctique* envisagée au point de vue bioclimatique descend le plus bas » (p. 68). Trois paysages végétaux : toundra sèche, toundra à florule de marécage, enfin toundra humide moussue passant vers le marécage puis vers la tourbière résiduelle. Espèce par excellence de cette région, le caribou a failli disparaître. Les mammifères marins sont beaucoup plus importants pour l'Esquimau que les mammifères terrestres.

La population esquimaude est relativement dense, étant donné qu'elle se limite au littoral. Elle ne chasse plus le caribou à l'intérieur des terres. Les indigènes sont vulnérables aux maladies des Blancs, notamment la tuberculose. Au manque d'immunité s'ajoute le manque de soins particuliers. L'habitation de neige servait durant l'hiver : la cotonnade a remplacé la peau de phoque ou de caribou pour la tente. Le vêtement esquimau se prête mieux que tout autre aux variations de températures. L'oumiak a disparu, mais le kayak subsiste encore, relayé bientôt par le *peterhead*. En hiver, raquettes empruntés aux Naskapi et *kométik* tiré par des chiens disposés en éventail sont les moyens de transport utilisés aussi bien sur terre que sur les glaces. Chasseur maritime avant tout, l'Esquimau poursuit le phoque, le morse et le béluga et pêche le poisson.

Illustré d'un important appareil cartographique, le texte de Pierre Biays comporte deux parties. Sous la rubrique « Conditions de la glace », l'auteur décrit les glaces de la baie d'Hudson, celles du détroit d'Hudson et de la baie d'Ungava, celles du domaine du courant du Labrador, finalement celles du golfe Saint-Laurent.

« La présence saisonnière des glaces sur les côtes du Canada arctique et subarctique est un trait fondamental de leur personnalité géographique et probablement le principal obstacle physique à leur mise en valeur » (p. 95).

La deuxième partie, intitulée « Aspect économique et humain de l'englacement des côtes », est ainsi subdivisée : diversité régionale des conditions de navigation ; ouverture de la saison de navigation au Labrador et dans le détroit d'Hudson ; glaces et mise en valeur, le cas de la route du blé, le cas des ports miniers ; glace et civilisation traditionnelle, le repli de certaines positions marginales ; glaces et peuplement littoral à Terre-Neuve ; expansion économique et humaine des secteurs littoraux les plus avantagés. Fortement documenté, ce texte ouvre de nouvelles perspectives à la géographie nordique canadienne. Sans être vraiment nouveau, ce type d'étude reçoit ici une sorte de consécration et se révèle d'un intérêt fondamental : il mériterait d'être étendu à l'ensemble des pays froids.

Tout aussi important apparaît le texte d'Alan Cooke sur l'exploration du Nouveau-Québec. Vue sous l'angle historique autant que géographique, cette exploration peut se diviser en quatre étapes. La découverte des côtes et l'exploration des eaux côtières est très ancienne : commencée vraisemblablement par les Vikings du côté du Labrador, elle connut sa belle époque entre Frobisher (1578) et Jens Munk (1619), en passant par Weymouth (1602), le malheureux Hudson (1610) et Button (1612). La seconde étape vit les explorations de Radisson et des Groseilliers (1662 et suivantes), la fondation de la Compagnie de la Baie-d'Hudson (1670), l'établissement des postes de la baie James et une longue guerre avec les Français qui se termina par le traité d'Utrecht (1713). La troisième étape couvre presque tout le XIX^e siècle, alors que la

Compagnie explore l'intérieur de la péninsule et fonde divers postes sur la rive orientale de la baie d'Hudson et le long de quelques rivières. C'est l'épopée des Clouston, Hendry, Finlayson, Erlandsson et McLean, de la fondation de Fort-Chimo et de la découverte des chutes Hamilton ; c'est aussi le travail harassant et méconnu des Pères Arnaud et Babel dans l'arrière Côte-Nord, La quatrième étape verra l'exploration méthodique et scientifique de la péninsule : les romans de R. M. Ballantyne contiennent beaucoup d'informations précises, mais il faut attendre Hind en 1861 pour sentir un véritable départ. Puis c'est Turner, ce sont les expéditions du gouvernement fédéral au détroit d'Hudson, c'est surtout Low et ses treize fulgurantes saisons. Après Low et ses collaborateurs, divers « aventuriers » et nombre de scientifiques parcourent la péninsule en tous sens : Cary et Cole, Bryant et Kenaston, Hubbard, Wallace, Elson et M^{me} Hubbard, Cabot, le grand Flaherty — futur cinéaste —, Wheeler, Retty, Todd et Doult, Jacques Rousseau et ses collaborateurs, Strong, Abbe, Lepage et Dutilly, Tanner, Kranck et Hustich et combien d'autres. On devine que l'auteur a dû faire un choix. Avec une couverture photographique complète et une rapide expansion minière, la « ré-exploration » proposée par K. Hare en 1954 s'impose.

« Perhaps the most salient feature of Québec archeology is a monumental ignorance of it based on a ludicrous dearth of field work » (p. 181). Malgré ce bilan assez sombre, William E. Taylor, Jr., entreprend de présenter un tableau des connaissances actuelles en ce domaine et des lacunes à combler.³ Ici, trois mondes, d'inégale importance : préhistoire indienne, préhistoire esquimaude et visites probables des Vikings ; chacun de ces mondes est replacé dans son contexte nord-est américain. Aucune trace paléo-indienne n'a encore été découverte au Québec-Labrador même. Il semble bien que les Cris et les Montagnais-Naskapi en étaient encore au stade archaïque lors de leurs premiers contacts avec les Blancs. Le Sylvicole, tout au moins dans son aspect agricole, semble absent au nord d'une ligne allant de Moosonee à Tadoussac. Pour ce qui est des Esquimaux, les sites Pré-Dorset connus sont très rares. Quant au Dorset, le Québec-Labrador est le centre d'alimentation de la controverse actuelle sur les origines de cette étape culturelle. Le passage du Dorset au Thulé semble avoir été brusque, mais on en ignore encore les modalités.

Ce texte de Taylor a déjà souffert du retard de parution. Beaucoup d'éléments nouveaux ont été découverts et publiés depuis sa rédaction. L'auteur sera heureux que son cri d'alarme ait commencé d'être entendu.

Dans son chapitre sur les Esquimaux et les Indiens, E. S. Rogers s'attache à recenser et analyser les points de contact culturel entre les deux groupes humains. Il s'agissait de déterminer quels furent les traits échangés, dans quel sens l'échange eut lieu, de même que l'époque et les types de traits culturels qui firent l'objet de ces échanges. En trois listes, l'auteur a soigneusement classifié tous les traits qui étaient communs aux deux groupes, tous les traits Montagnais-Naskapi acquis par les Esquimaux et vice-versa. Le contact culturel entre les deux groupes semble avoir été très mince, beaucoup de traits communs s'expliquant par une similarité entre les deux cultures ; le nombre d'échanges réels demeure très faible. Dans le sud de la péninsule, le contact et les rares emprunts se situent entre 1600 et 1800 ; dans le nord, après 1850. Il semble que les Montagnais-Naskapi aient plus emprunté aux Esquimaux que ces derniers aux premiers. Tous les emprunts sont des traits de culture matérielle directement observables : il n'y a pas eu d'emprunts dans les croyances, les idées, les modes de pensée. Cette conclusion ne semble pas devoir être infirmée par des découvertes récentes ou futures.

Jean-Paul Vinay fait le point sur les problèmes de linguistique. Absence relative de témoignages écrits et nécessité de ne pas séparer le Québec-Labrador des aires linguistiques voisines. L'esquimau pose des problèmes de contact avec le naskapi et, plus récemment, d'acculturation, avec les emprunts lexicaux qu'elle suppose. L'auteur fait le tour de chacune des langues amérindiennes parlées dans le Québec et, de ce fait, son étude déborde largement le Québec-Labrador. « Nous possédons beaucoup de documents sur les états antérieurs du montagnais, alors qu'il n'y a rien sur le naskapi... » (p. 265). En conclusion, il est urgent de s'intéresser au naskapi actuel, grâce à la connaissance accrue de sa structure linguistique obtenue par les enquêtes récentes.

³ Le texte est paru en version française dans les *Bulletins du Musée national du Canada*. Voir compte rendu par Charles MARTIN in *CGQ*, 9^e année, n° 17, oct. 1964 – mars 1965, pp. 113-114.

Gilles-R. Lefebvre reprend le problème complexe de l'unité linguistique esquimaude. Il s'agit pour l'auteur « d'utiliser à des fins pratiques d'unification orthographique puis littéraire les faits de concordance phonologique, morphologique et, dans une certaine mesure, lexicale, que les auteurs, depuis près d'un siècle, ont relevés entre les dialectes, surtout ceux de l'Arctique oriental » (p. 277). L'esquimau du Québec-Labrador est un ensemble-type, le groupe dialectal qui peut le mieux servir de base à une unification orthographique et littéraire. Dans une vue diachronique, l'auteur rappelle les premiers témoignages, surtout d'explorateurs, sur l'unité de la langue esquimaude ; discutant des origines, il décrit brièvement les trois couches de civilisation : Vieux Behring, Thulé et Dorset, et les trois fractions : Ouest, Centre et Est, de l'aire linguistique esquimaude. Puis, dans une vue synchronique, il dresse une esquisse dialectale, reclasse les divers dialectes et tente un essai de phonologie comparée de l'esquimau central. En appendices, il présente une description phonologique de l'esquimau polaire et discute brièvement du problème des groupes consonantiques dans l'esquimau de l'Est.

L'article de John J. Honigmann sur les Indiens du Nouveau-Québec se divise en cinq parties. Dans une introduction, l'auteur rappelle la distribution et la nomenclature des groupes indiens de la péninsule et esquisse leur préhistoire. Dans la culture traditionnelle, il étudie le sentiment religieux, les modes de subsistance, la vie sociale, le folklore et la personnalité particulière de ces indigènes. Sous la rubrique « Contact et changement », il scrute la persistance de divers traits culturels et la déculturation, avant d'examiner la tenure des territoires de chasse. Le cycle annuel, l'économie du piégeage et de la chasse, l'organisation sociale, les oppositions entre les modes de vie de l'été et de l'hiver, le mariage et la famille, les valeurs, croyances et observances constituent les principales facettes de la culture contemporaine. En conclusion, l'auteur reprend les principaux besoins qui devront guider la recherche.

Asen Balıkcı fait le point des recherches ethnographiques sur les Esquimaux du Québec-Labrador. Après avoir esquissé les principaux changements dans la culture innuite, il rend compte des principaux travaux et des principales publications qui ont été faits depuis McLean, Payne, Stupart et Turner, jusqu'à Honigmann et les plus récents. En troisième partie, il rappelle les principaux aspects qui demandent une étude urgente.

Le Père Gaston Carrière, o.m.i., nous offre une histoire extraordinairement documentée des missions oblates dans l'Est du Canada. La baie James, la baie d'Hudson et le Haut Saint-Maurice constituent les trois volets de la partie occidentale du territoire qu'il considère, alors que la Côte-Nord et le Labrador en forment la partie orientale. De ces trente pages, onze seulement traitent du Québec-Labrador proprement dit. La mission commença à la baie James dès 1847, mais le premier missionnaire résidant ne s'installait qu'en 1860. Les principaux postes missionnaires étaient tous situés sur la rive occidentale, c'est-à-dire ontarienne, de la baie James : la mission de Fort-George ne sera ouverte qu'en 1922. Sur la Côte-Nord, les Oblats furent chargés de la mission en 1844. Le Père Charles Arnaud tenta à trois reprises de se rendre à la Baie-des-Esquimaux par l'intérieur des terres, mais ce sera le père Louis Babel qui réussira l'exploit — car c'en est un — en 1867 et 1868, non sans avoir échoué lui aussi à sa première tentative. En 1872, il se rend même à la baie d'Ungava. « En plus de se livrer à leur travail purement apostolique, les missionnaires ont rendu de grands services par leurs travaux ethnographiques et linguistiques et même géographiques, et le Canada n'a pas été sans apprécier leur labeur » (p. 421).

Le Très Révérend D. B. Marsh rappelle l'histoire des missions des Anglicans au Nouveau-Québec, les travaux des Watkins, Peck, Walton et Stewart qui ont converti à l'anglicanisme la totalité des Esquimaux et une grande partie des Indiens de la péninsule. Nous nous permettons de relever ce passage typique : « Mr. Walton believed in practical Christianity. A comb and a cake of soap in hand, he would visit his flock and see that they were used by all before he moved on to the next dwelling » (p. 431). Les travaux ethnographiques, linguistiques et géographiques de ces missionnaires, notamment E. J. Peck, « l'apôtre des Esquimaux », ont été une contribution essentielle à notre connaissance de la péninsule.

Dans « The cultural changes among the Labrador Eskimos incident to the coming of the Moravian Mission », le Révérend F. W. Peacock a voulu faire œuvre d'ethnologue plus que d'historien. La mission morave chez les Esquimaux du Labrador a donné une société presque unique en son genre et extrêmement originale. Après avoir décrit les indigènes avant l'arrivée

des missionnaires, l'auteur étudie systématiquement : les effets de la mission sur la vie religieuse par l'impact entre les vieilles croyances et le « système morave » ; les effets sur la vie économique, notamment par l'introduction de la traite et des armes à feu ; les effets sur la vie sociale, mariage, éducation, logement, santé ; finalement, les effets sur la vie politique, l'organisation tribale, ecclésiastique et le gouvernement local.

* * *

Comme nous l'avons écrit plus haut, cet ouvrage est l'un des plus importants à paraître sur le Québec-Labrador. Il devrait, au moins pour un certain temps, servir de livre de chevet à bon nombre de nordistes québécois. Chacun des textes assemblés ici mérite une lecture attentive et presque tous pourraient être considérés comme des contributions essentielles. Les principaux reproches que l'on pourrait adresser à ce livre s'appliqueraient aussi à tous les recueils du genre : un certain disparate, un certain manque de liens entre les divers chapitres, un décalage de ton et de méthode entre les divers collaborateurs. La plupart des textes sont directement accessibles, même au lecteur profane, sauf, et c'est regrettable, les deux chapitres sur la linguistique ; ceux-ci ne sont vraiment accessibles qu'aux initiés. On peut également regretter, mais pour des raisons plutôt personnelles, la juxtaposition de textes en français et en anglais ; il est vrai que la traduction anglaise de la préface de M. Malaurie trahit quelque peu l'original en langue française. Enfin, on aurait peut-être souhaité un texte sur les récents développements miniers et les villes nouvelles.

En conclusion, cet ouvrage est absolument indispensable à tout chercheur qui s'intéresse à la géographie humaine du Québec-Labrador et doit figurer en tête de sa bibliographie.

Fabien CARON

